

LES VEILLÉES

DU

PÈRE BONSENS

Seconde Série.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

No. 7.

ANNONCES.

Les *Veillées du Père Bonsens* se vendent 3 cents par livraison. Les personnes de la campagne ou de la ville qui désireraient recevoir cette publication à domicile pourront adresser à l'éditeur propriétaire, N. AUBIN tiroir No. 36, bureau de poste, ou au No. 87 rue St. Jacques, Montréal, une somme quelconque et il leur sera adressé des livraisons jusqu'à ce que le montant ait été épuisé. L'envoi équivaudra à un reçu.

A la ville, le journal est à vendre dans tous les dépôts et par les porteurs de journaux.

Vente en gros au No. 87, rue St. Jacques.

AUX INVENTEURS.

On se charge à ce bureau de tout ce qui a rapport à la demande de brevets pour le Canada et les Etats-Unis. On prépare les spécifications, dessins, modèles, etc., et négocie la vente d'inventions ici ou à l'étranger. S'adresser par lettre ou personnellement à N. AUBIN, 409 rue Craig.

QUATRIÈME ENTRETEN.

NOVEMBRE 1873.

(Suite.)

Où *Mademoiselle Jacqueline* veut ouvrir son cœur.—*Confession interrompue.*—*Une lettre qui cause une vive sensation avant sa lecture.*—*Ottawa, ses rues, ses cataractes, ses palais.*—*Les intrigues qui s'y trament.*—*Spectacle sublime et scènes révoltantes.*—*Chaos.*—*Châte d'un ange et d'un démon.*—*Dénouement.*—*Grincements de dents et réjouissances.*

Bonsens, reprenant sa lecture :—“ Je trouvai des groupes nombreux assis autour de tables encombrées de verres de toutes sortes et de bouteilles de toutes les espèces. Je pris place dans le seul coin inoccupé ; j'appelai un garçon et me fis apporter une plume, de l'encre et du papier, puis un verre de limonade. On me servit avec l'air du plus profond dédain. Le garçon connaît évidemment son affaire. Il sait que les buveurs de limonade n'enrichissent pas les propriétaires de

“ buvettes. On n'avale pas trente verres
“ d'un breuvage qui ne fait pas de mal.
“ Les consommateurs de liqueurs alcooliques ne s'arrêtent souvent, au contraire, que quand les garçons qui les servent en ont pitié. Tout en écrivant les premières feuilles de la présente, je me mis à observer mes voisins. Les uns étaient accoudés sur la table et appuyaient leur tête pensive sur une main qui soutenait en même temps une pipe ou un cigare. Ils avaient les yeux fixés au plafond où ils semblaient chercher la solution d'une énigme embarrassante, tandis que, près d'eux, un interlocuteur très animé leur débitait, à voix basse, des phrases dont je ne saisissais que quelques mots par-ci par-là, et à peu près comme suit :—Nous sommes sûrs de la majorité...le bonhomme n'est pas inquiet...il se tirera de là comme il l'a fait bien des fois...toute cette blague va tomber dans l'eau...il n'a qu'à parler...il en a encore pour vingt ans...vos électeurs ne vous en sauront pas gré...le gouverneur est avec nous...c'est à prendre ou à laisser...allez-vous ainsi briser votre carrière ?...ces imbéciles qui ne feront jamais rien pour vous...des hommes distingués comme vous...perdre vos talents...des principes ?...quelle bêtise ! c'était bon autrefois...”

Le docteur Boudin.—Ah ! ça, mon cher *Bonsens*, votre correspondant radote. Quel intérêt pense-t-il que vous pouvez prendre à des propos interrompus auxquels on ne comprend rien.

De Grosmont.—Pardonnez, docteur. Je vois exactement ce que c'est, aussi clairement que si j'entendais toute la conversation. Celui qui parle est, tout simplement, un agent du gouvernement chargé de séduire en les effrayant, ou par des promesses, de jeunes membres du parti libéral. Satan-chien, docteur, si vous ne comprenez pas

cela vous mourrez dans l'encroutement éternel.

Quenoche.—Ça m'a tout l'air à ça et je pense que la traite qu'ils buvaient là tous ensemble pouvait bien être payée à même quelques écus, restant de ceux que les ministres avaient reçus de ce vieux sorcier de millionnaire.

Boudin.—Votre ami, mon cher Bonsens, me fait l'effet de n'être ni plus ni moins qu'un espion. Quoi ! rapporter ainsi les conversations entre les représentants du peuple et qu'il entend ainsi subrepticement ! mais c'est abominable et indigne d'un gentilhomme.

Bistouri.—Les sympathies de mon loyal confrère me semblent toutes en faveur des criminels ; il ne réserve sa haine que pour ceux qui dévoilent leurs complots.

Languille.—J'approuve quant à moi, le docteur Boudin. Il tient en honneur le secret professionnel et.....

Ici la porte s'ouvre et donne passage à un gros personnage vêtu d'une énorme capote de peau de buffle, serrée à la taille par une large ceinture rouge, bariolée de dessins fantastiques. Sa tête est couverte d'un énorme casque de peau de loup-cervier dont les oreilles pointues se dressent de chaque côté tandis que la queue pend sur ses épaules. Il tient à la main un gros et long fouet. Ses pieds se perdent dans d'énormes bottes de loup-marin qui arrivent presque au genou, et son visage est enveloppé dans une immense chappe qui en fait plusieurs fois le tour et se termine par quatre énormes glands dont deux reposent sur sa poitrine proéminente, tandis que les deux autres se balancent sur son dos. Il entre en frappant violemment des pieds sur le plancher comme pour en secouer de la boue ou de la neige. Le poêle tremble et les ustensiles tintent. Il pousse plusieurs exclamations qui s'éteignent d'abord dans les replis de sa chappe, mais qui éclatent lorsque s'en étant débarrassé vivement il laisse apercevoir le visage épanoui de notre ancien ami, le jovial Muscade !

Muscade est un peu changé depuis que nous l'avons rencontré chez le père Bonsens. Ses joues ont des teintes plus vives, son encolure a pris des proportions plus prononcées, les boutons de sa veste fatiguent davantage. Il avait jadis deux mentons. Aujourd'hui il en a trois. Après les salutations qu'échangent les hommes, les présentations exigées par la politesse, qu'exercent toujours d'une manière remarquable

les gens de nos campagnes, au milieu des joyeuses exclamations des femmes, la conversation se rétablit avec un ordre qui permit enfin de la saisir.

Muscade.—Je vous y prends encore, mes gas ! Je gage dix louis contre une portugaise que vous parlez politique ! Eh ben j'avoue que c'est ce qui m'a fait m'arrêter, sans compter bien entendu, le plaisir de vous voir. Vous savez que j'étais pour le gouvernement depuis la confédération ; je pouvais me faire hacher pour le gouvernement, me faire assommer pour le gouvernement ; mais y a des imites, vous savez. Ah ! il était généreux dans les élections. Oh ! pour ça il n'y a rien à dire, il était généreux, et puis j'ai bien eu quelques petits bouts de contrats sur l'intercolonial ; j'ai fourni pas mal de chevaux, c'est vrai ; mais on ergote trop sur les comptes. Ça se gâte ; les gens du Haut Canada sont mesquins en diable ; ils disent que c'est bien bon de faire quelque profit mais qu'y a des imites. On m'avait promis une place de capitaine dans la milice si je pouvais avoir un certificat. Je suis allé à l'école militaire ; mais il fallait tenir le cou raide, les bras pendants, me serrer le ventre dans un ceinturon ; ça me faisait monter le sang à la tête ; y a des imites après tout ! Et puis il fallait marcher ensemble en avant en arrière, de côté, au pas d'enterrement et au galop, se baisser, se relever, tourner à droite, à gauche ; un tas de bêtises enfin et tout ça au commandement d'un blanc bec maigre comme un goupillon époilé et qui, par conséquent, ne s'essouffait jamais. À la fin je me suis dit : y a des imites et j'ai envoyé au diable toute la boutique.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir. Et c'est-il ça qui vous a mis libéral ?

Muscade.—Libéral, attends un peu. Je ne suis pas encore ce qu'on peut appeler un mangeur d'aristocrates. Y a des précautions et des imites. Mais il paraît que le gouvernement a pillé ce pauvre Monsieur Allan que ça fait pitié ; qu'il lui a arraché les yeux de la tête sous prétexte d'élections et qu'il y a des ministres qui ont presque tout gardé, au lieu de nous distribuer ça à nous autres les dévoués.

Quenoche.—Tiens ! pas si bêtes, les ministres. Il n'y a pas besoin d'argent pour les amis dévoués—Ils réservent ça pour ceux qui se font tirer l'oreille.

Muscade.—Allons, Quenoche, qui diable t'a déniaisé ? Je n'avais pas pensé à ça ; mais prends garde, ne va pas trop loin ; y a

des imites—Pour lors, on dit que le gouvernement a fait tant de crasseries que les membres sont furieux et qu'ils vont le renverser. A la fin y a des imites, et j'ai grande curiosité de savoir ce qui se passe à Ottawa.

Bistouri.—Vous arrivez bien à point. Monsieur Bonsens nous lisait justement une lettre d'un de ses amis qui écrit de la capitale. Il en était rendu à la buvette du parlement.....

Muscade.—Il est bien heureux ! ça me fait penser que voilà au moins une grosse demi heure que je n'ai pris ni gin, ni brandy, ni whisky ; pas même un verre de bière ; mais au fait, Monsieur Bonsens ne garde rien de tout ça, il est je crois de la tempérance totale ; chacun à sa lubie, à ce qu'on dit ; pourtant y a des imites. Néanmoins, que je ne vous dérange pas. Continuez donc votre lettre comme si de rien n'était. J'aimerais bien savoir de quoi il retourne avant de me prononcer ouvertement.

Bonsens, lisant :—“ A une autre table
“ près de moi étaient assis, vis-à-vis l'un de
“ l'autre, deux personnages qui ne pronon-
“ çaient que quelques syllabes entrecou-
“ pées. L'un d'eux semblait complètement
“ impassible. L'autre, qui s'agitait davan-
“ tage, trempait de temps à autre son doigt
“ dans son verre et traçait sur la table,
“ d'un air impatient, des colonnes de chif-
“ fres qu'il effaçait après que l'autre les
“ avait examinées. Je pus voir successive-
“ ment 5,000, puis 10,000, puis 11,000,
“ puis 12,000, et ainsi de suite jusqu'à
“ 15,000. Enfin, comme son compagnon
“ semblait imperturbable, l'arithméticien
“ effaça d'un tour de main les caractères
“ qu'il avait tracés, se leva en disant :—Je
“ ne vous croyais pas si stupide ; mais
“ vous vous en repentirez. Et il alla
“ s'asseoir à une autre table autour de
“ laquelle étaient quatre ou cinq individus
“ qui disaient :..... Il faut un remaniement
“ complet..... l'opinion de mes électeurs
“ est montée... ce n'est plus soutenable...
“ Langevin est impopulaire..... Robitaille
“ insignifiant..... Les Bas-Canadiens hésit-
“ tent..... Ils ont peur des Ecoles et du
“ Manitoba..... Je prendrais le portefeuille
“ des finances Il me faut les travaux
“ publics..... Le ministre actuel n'en dé-
“ mordre pas..... Il y fait trop bien son
“ affaire..... Car à vous, gros et grand pé-
“ cheur, il vous faut les pêcheries..... Non,
“ le petit local est plus solide..... Va-t-en
“ voir s'ils viennent, Jean : si l'un dégrin-

“ gole l'autre tombera en bottes..... Ils
“ allaient continuer je pense sur le même
“ ton saccadé, lorsqu'un coup de canon se
“ fit entendre.—Voilà le gouverneur ! s'é-
“ cria quelqu'un et tous décampèrent. J'en
“ fis autant et me rendis à la salle du Sénat
“ où, grâce à une carte, obtenue à grande
“ peine, je pus trouver une place derrière
“ des dames en riches toilettes et des offi-
“ ciers qui veulent nous en imposer, com-
“ me disait jadis le grand Papineau, par
“ leurs plumes de coqs et leurs galons
“ dorés.....

François.—Ce doit être bien beau à voir que tous ces habits rouges, ces sabres, ces éperons. Nos maires et nos conseillers devraient bien se mettre quelques plumets et galonner un brin leurs capots ; ils seraient plus respectables et plus jolis à voir. Quand je vais à la ville et que je vois un beau policeman avec son numéro de cuivre, sa ceinture de cuir et son bâton luisant, il me semble que ce n'est pas un homme comme nous autres. Je me sens tout ratatiné quand je passe de contre.

De Grosmont.—Préjugés que tout cela, mon brave François. Tenez, tous ces spectacles artificiels de costumes étranges, sont faits pour en imposer aux esprits vulgaires et amuser les enfants. Quant je vois les présidents et les greffiers de nos Chambres Législatives avec leurs longues robes noires et leurs chapeaux à trois cornes, tous gens que j'ai connus familièrement sous les habits honnêtes de simples citoyens, ils me font toujours l'effet, plus ou moins pénible, que j'éprouve à la vue de sauteurs qui pour de l'argent, vont exécuter des contorsions inattendues ou des tours de force contre nature. S'ils veulent qu'on prenne leur rôle au sérieux, alors, satanchien, je ne puis m'empêcher d'en rire. Tenez, il y a de cela quelques vingt-cinq ans, je me trouvais à Washington à l'ouverture du Congrès. Je pensais qu'un peuple de trente millions d'âmes, dont le trésor est toujours plein, devait en pareille occasion se livrer à des cérémonies éblouissantes. Eh ! bien, pas du tout. Le président de la chambre des représentants, habillé comme le premier venu, était sur son siège. Les députés étaient à leurs places écrivant des lettres, ou feuilletant des journaux. Tout-à-coup au moment où l'horloge marquait midi, le Président se lève, frappe sur son pupitre un coup de maillet et dit : “ La troisième session du dix-huitième Congrès est ouverte selon la loi.” Et à peine ces paroles

s'étaient-elles échappées de sa bouche que vingt membres à la fois se lèvent et demandent la parole pour introduire quelque loi. Parmi ces mesures il s'en trouvait de la plus haute importance. Un de ces projets offrait gratuitement cent soixante acres de terre à tout individu qui voudrait s'y établir. Un autre exemptait de saisie par autorité de justice, la terre ainsi donnée et la maison paternelle qui y serait construite. De si grandes et bonnes choses faites si simplement me frappèrent presque de stupeur. Mais quand j'y pensai ensuite, je me dis : Satanchien ! que je suis bête ; il n'en peut pas être autrement quand un peuple se gouverne lui-même sans le secours embarrassant et coûteux de monarques ou de leurs créatures. Et nos parades renforcées, de coups de canon, de tambours et de trompettes, me semblèrent aussi mesquines et tristes à voir que la défroque d'un comédien qui se vend à l'encan.

François.—Je commence à croire que nos maires feront mieux de s'habiller encore comme du monde et d'agir en honnêtes gens que de.....

Quenoche.—Tiens ! comme tu changes vite, il y a un moment tu trouvais ça si beau. T'es une fière girouette.

François.—Parceque je ne m'ostine pas avec un monsieur qui parle raison ? Je ne suis pas assez savant pour soutenir que ce qui est blanc est noir, et que ce qui a du bon sens est pendable et je crois tout ce qui me paraît juste.

Muscade.—C'est bien bon de ne pas être trop têtù ; mais il n'est pas toujours prudent d'accepter comme mot d'évangile ce que nous dit le premier venu. Y a des imites ! Mais continuez, Monsieur Bonsens, j'ai besoin de connaître si notre ministère va se maintenir. J'ai ma gazette où je devrais trouver tout ça, mais il paraît qu'elle a reçu des mille et mille piastres pour nous faire des histoires qui ne sont que des contes. J'ai cru, jusqu'à présent, tête baissée, tout ce qu'elle nous disait, mais, diantre ! elle a fait tant de serments et donné tant de paroles d'honneur pour affirmer des menteries effrontées, que je m'en méfie comme d'un compère maquignon.

Bonsens, lisant.—“Après quelque brouhaha le Gouverneur parut en grand uniforme de militaire et entouré d'officiers de tous les grades. Il n'a pas l'air méchant ; mais il porte un lorgnon à un seul œil, ce qui peut lui faire voir les choses de travers. Il lut, en anglais et en

français, ce qui me parut au moins poli de sa part, un discours par lequel il nous apprit qu'il allait créer des nouveaux portefeuilles de ministres ; créer de nouvelles places de juges, comme s'il n'y en avait pas assez ; et enfin qu'il avait institué une commission royale pour prendre connaissance des accusations portées contre ses ministres ; mais qu'il laissait aux membres à décider si ce qu'elle avait découvert pouvait leur être de quelque utilité. Les représentants s'en retournèrent, tout penauds d'avoir été dérangés de leurs occupations à la buvette pour si peu de chose. Ils y redescendirent pour la plupart.....

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Ce sont donc des pintocheurs sans relâche que nos indépendants députés ! Comment veut-on que les affaires du pays marchent droit si ceux qui les mènent tricolent du matin au soir.

Bonsens, lisant.—“Ceux qui rentrèrent à la chambre des communes y apprirent que le gouvernement leur accordait trois jours et un dimanche pour lire et peser les témoignages, rendus devant la commission, qu'ils avaient déjà vus sans doute dans les journaux. Cela me parut plutôt une nouvelle ruse pour donner le temps aux amis des ministres, de prendre les représentants par la boutonnière et à leurs mathématiciens d'aller encore faire des chiffres liquides à la buvette. Gagner du temps semble être la devise de tous ceux qui ont quelque chose à se reprocher : depuis Stokes, le meurtrier de Fisk, le grand trafiqueur de consciences américaines, jusqu'à notre premier ministre, le grand manipulateur de consciences canadiennes. Pendant les trois jours de grâce que s'accordèrent les accusés et leurs amis j'éprouvai, je t'assure, un ennui mortel. Il me faisait pitié de rencontrer à chaque pas des hommes qui, jadis si fiers, si fendants, si complètement inexorables envers leurs adversaires, aujourd'hui modestes, inquiets, le visage allongé, mendiaient un salut ou un sourire de ceux qu'ils avaient le plus grièvement insultés quand ils pouvaient les écraser par le nombre. Te dire ce qu'il s'est noué de viles intrigues pour gagner quelques voix ; les bassesses auxquelles ont eu recours les chefs conservateurs qui sentaient le cher pouvoir leur échapper, serait tâche impossible. Il faut avoir vu ce poignant spec-

“ taie pour y croire ; il faudrait être
 “ possédé du démon pour peindre cet
 “ enfer. S’il faut acheter les grandeurs à
 “ ce prix je remercie la providence de ne
 “ m’avoir jamais inspiré d’ambition.

Boudin.—Je crains fort, mon cher Bonsens, que votre ami n’ait pris toute autre chose que de la limonade à la buvette du parlement ; car il nous raconte des choses insensées qui ne peuvent surgir que dans le cerveau d’un aliéné ou d’un homme en goguette.

Quenoche.—Vous avez qu’à voir ! Pourtant il me semble que les chiffres mouillés sur la table sont une bonne manière de parler sans rien dire. Si votre Sire John, qui est pourtant roué comme renard, avait employé ce moyen avec son bonhomme Allan au lieu des télégraphes qui l’ont vendu, l’on n’aurait jamais rien su de ses trigauderries et il pourrait aujourd’hui se promener les mains dans ses poches comme l’enfant qui vient de naître.

Muscade.—Halte là, Quenoche ! tu t’é-mancipes ; tu vas trop loin ; tu oublies qu’y a des imites. Est-ce que par hasard tes enfants naissent avec des culottes ?

Quenoche.—Non, mais avec leur innocence, ce qui je crois ne vous est pas arrivé, gros patapouf. V’là ce que je voulais dire.

Module, Angélique, Ursule, Jacqueline et les autres femmes se lèvent en poussant des exclamations diverses.—Arrêtez-vous ! Ces horreurs d’hommes !—Allons nous en ! Ça ne sait pas se conduire devant les dames.—Il n’y a que pour eux à parler.—Affreux Quenoche !—Indécent Muscade !

Jacqueline apaise enfin l’orage en invitant ses amies à passer dans sa chambre où elle leur promet une bonne tasse de thé bouillant et d’où elles pourront apprendre les nouvelles intéressantes s’il s’en trouve dans la fameuse lettre dont l’arrivée a causé tant d’émoi.

Quenoche.—À présent que les créatures sont hivernées pour le moment, continuez monsieur Bonsens, vous ne serez plus interrompu.

Module entr’ouvrant la porte.—Prends garde, Quenoche. Je t’entends, mon vilain !

Bonsens, lisant :—“ Dès l’ouverture de
 “ la première séance, la chambre était pres-
 “ qu’au complet. On sentait que les deux
 “ partis avaient réuni toutes leurs forces
 “ pour se livrer une bataille décisive.
 “ L’opposition était grave. Les ministé-
 “ riels riaient, mais d’un rire artificiel,

“ comme celui de gens qui se chatouillent
 “ pour ne pas pleurer. L’escarmouche
 “ commença par deux jeunes messieurs qui,
 “ en proposant la réponse banale au dis-
 “ cours du Trône, nous répétèrent, en style
 “ de prédication, toutes les louanges à l’a-
 “ dresse du gouvernement qu’ont débitées,
 “ depuis des années, les journaux ministé-
 “ riels dictés par les ministres, soldés par
 “ les contracteurs. Je pense que ces jeunes
 “ orateurs pourraient faire mieux, s’ils pre-
 “ naient un sujet plus neuf et plus honnête.
 “ Dès qu’ils eurent fini, monsieur McKen-
 “ zie proposa, en amendement à l’adresse des
 “ flatteurs, une motion de censure contre
 “ les ministres, qui, de leur propre aveu,
 “ avaient dépensé, pour corrompre les élec-
 “ teurs et prolonger leur propre pouvoir,
 “ des sommes considérables reçues d’un
 “ contracteur pour un grand ouvrage pu-
 “ blic. Ce monsieur McKenzie est un
 “ réformiste de vieille date, que les libé-
 “ raux ont choisi pour chef, parce que
 “ c’est, paraît-il, un piocheur, un homme à
 “ principes, non pas du genre de ceux que
 “ les sacripants politiques sans vergogne
 “ appellent *bons principes* en baissant les
 “ yeux et en mettant doucement la main
 “ au coffre public ; un homme surpre-
 “ nant enfin, qui connaît les rubriques
 “ constitutionnelles et pratique la vertu ;
 “ un homme né dans l’obscurité, dit-on, et
 “ qui, travaillant le jour, comme un simple
 “ ouvrier, pour gagner sa subsistance, trou-
 “ vait, le soir, le temps de s’instruire par la
 “ lecture, l’étude et un travail plus fatigant
 “ encore que celui de ses mains. Il est
 “ difficile de prédire ce que feront les
 “ hommes qu’entraîne le tourbillon politi-
 “ que ; mais il me semble que son honnête
 “ et laborieux passé, doivent faire bien
 “ augurer de son avenir. La probité, bien
 “ armée d’expérience, le conduiront peut-
 “ être plus sûrement que la finesse animée
 “ seulement par l’ambition.....

Quenoche.—Vous avez qu’à voir ! comme je me rencontre, moi simple habitant, avec un monsieur qui doit avoir lu dans les livres ! C’est justement comme je disais à monsieur Languille. Le droit chemin ! Le droit chemin !

Module, entr’ouvrant la porte,—Quenoche, mon vaurien, je t’attrappe encore à interrompre. Ce n’est pas joli ce que tu fais là.

Quenoche.—Ma petite femme ce n’est pas si mal que d’écouter par le trou de la serrure. Attrappe ça aussi.

Bonsens, lisant :—“Monsieur McKenzie fit suivre sa proposition d'un discours simple, mais allant droit au but et frappé au coin d'une raison débarrassée de termes prétentieux ; enfin une de ces explications claires, complètes et convaincantes comme celles que tu donnes toi-même quelquefois, mon cher Bonsens, à tes excellents voisins. Cette harangue, sans façon et rude comme une rape, mit bientôt à nu le visage verni de déception du premier ministre qui était évidemment fort mal à l'aise. Le chef de l'opposition retraça, sans fleurs de rhétorique, la conduite des ministres qui, pour se mettre à l'abri de l'indignation publique, avaient eu recours à la nomination d'un comité, sachant d'avance comment lui lier les mains par un président vendu et une majorité achetée, et lui fermer la bouche par une scandaleuse prorogation. Il disséqua sans hésiter et à coups de truelle et de boucharde, en véritable maçon qu'il fut, dit-on, l'œuvre de la commission royale au moyen de laquelle on croyait pouvoir jeter de la poudre aux yeux du public ; mais qui, en dépit des tours de tous genre, imaginés par trois vieux juges cauteleux et dévoués au premier ministre, ne laissa plus le moindre doute de leur culpabilité.

Boudin.—Le vieux radoteur a beau dire, la commission n'a pas prouvé que le ministère ait vendu le contrat à Sire Allan. Donc elle les a tous acquittés, et ils devront l'être par la chambre. Voyez plutôt ma gazette.

Bistouri.—La gazette de mon confrère se trouvant elle-même convaincue, par le témoignage même de sire Allan devant la commission royale, de corruption, de mensonge et de parjure, est une pauvre autorité à citer dans cette affaire.

Muscade.—Oui, elle en a déjà trop dit ! comme si elle ne savait pas qu'y a des imites ! Ce que c'est que la soif de l'or ! A propos, passe moi donc le seau d'eau, Jean-Claude ; j'ai une soif de véritable chaux vive. Continuez, je vous prie, papa Bonsens. Cette lettre m'intéresse.

Bonsens lisant :—“Après monsieur MacKenzie d'autres députés dont j'ai oublié les noms prononcèrent quelques discours, soit pour défendre, soit pour accuser de nouveau les ministres. Parmi eux pourtant je ne dois pas oublier qu'un autre Mac, un MacDonald, de Pictou, voulant jeter une dernière planche de

salut à ses chefs dont il voyait sombrer la barque, proposa un amendement à l'amendement de monsieur MacKenzie, déclarant que tout le monde avait fait usage de corruption dans les élections ; mais que le parlement continuait à réserver la même confiance dans le ministère. C'était, comme tu vois, une singulière proposition qui se réduisait à ceci : Nous sommes tous de la fine canaille ; mais comme il est prouvé que dans ce genre là les ministres dépassent tout le monde il est de notre devoir de leur laisser encore l'occasion de faire pis que pendre, le coffre public ne pouvant être en de meilleures mains qu'entre celles d'hommes qui partagent le trésor avec nous autres, qui sommes leurs amis.

Quenoche.—Ah ! ça, cet individu prenait donc nos membres pour de véritables idiots, qu'il leur demandait ainsi de se déclarer sales comme des ramoneurs afin d'avoir l'occasion de passer l'éponge sur le visage des ministres. Vous avez qu'à voir ! Où diantre vont-ils chercher de pareilles rubriques ?

Muscade.—Eh ! mon cher, au parlement comme ailleurs, c'est au plus fin la poche. Quand on se noie on ne regarde guère si les branches auxquelles on s'accroche sont couvertes de chenilles ; et, dans ce cas-là, tous les moyens sont bons. Pourtant j'avoue que le dernier amendement était un peu sale. Y a des imites.

Bonsens.—“Je soupçonne que la dernière proposition n'avait guère d'autre but que de gagner encore du temps en fournissant, au besoin, un nouveau sujet de débats, ou de permettre à quelques retardataires d'arriver, ou encore d'atteindre, par quelque moyen, la conscience des amis récalcitrants qui ne croyaient pas pouvoir faire approuver, par leurs constituants, les accrocs faits à la constitution et aux privilèges parlementaires par les ministres soi-disant conservateurs. Quoiqu'il en soit, cette discussion durait depuis plus d'une semaine et commençait à ennuyer tout le monde.—Moi, tout le premier, qui me sentais pris d'une furieuse tentation de m'en retourner chez moi, pour n'avoir plus sous les yeux l'affligeant spectacle des misères navrantes de notre politique, si couverte de boue quand on la compare à nos belles et nobles luttes d'autrefois, alors que l'honneur et la probité comptaient encore pour quelque chose. Mais je me laissai, mal-

“ gré tout, entraîner par la curiosité et je
 “ ne m’en repens pas ; car il me fut donné
 “ d’entendre les trois discours les plus re-
 “ marquables de tout le débat. D’abord
 “ celui du premier ministre, qui avait à
 “ défendre sa réputation, fort endommagée ;
 “ puis celui de Monsieur Blake, qui devait
 “ faire estimer l’autre à sa juste valeur ; et
 “ enfin celui du député de Richelieu dont
 “ j’oublie le nom, ce que devrait faire tout
 “ homme qui respecte encore le système
 “ représentatif. Ce député semble avoir
 “ voulu démontrer combien il est pos-
 “ sible de débiter de sornettes et de
 “ platitudes en une heure. J’avoue qu’il
 “ a fait, sous ce rapport, un véritable tour
 “ de force. Quant à moi je n’avais pas
 “ idée que pareille chose fût possible. Mais,
 “ risée à part, les citoyens qui envoient de
 “ semblables députés au parlement fédé-
 “ ral devraient être fouettés à tous les
 “ carrefours et perdre le droit de vote.
 “ La seule idée qui me console, c’est que les
 “ trois quarts des députés ne comprenaient
 “ pas notre langue. Triste consolation ! à
 “ propos je ne dois pas oublier un incident
 “ qui pourra peut-être amuser un de tes
 “ bons voisins ; à chaque nouvelle sottise
 “ qui échappait à cet étonnant député, un
 “ farceur de l’opposition s’écriait :—*Vous*
 “ *avez qu’à voir !* Et un immense éclat de
 “ rire envahissait la chambre toute entière.”

Quenoche.—A qui donc votre correspon-
 dant fait-il allusion quand il parle d’un de
 vos voisins, monsieur Bonsens ?

François.—Eh ! mordiennne c’est à toi,
 mon pauvre Quenoche ; tu sais bien que tu
 dis à tout moment : *Vous avez qu’à voir !*
 Tu devrais être fier de te voir rendu au
 parlement.

Module, entr’ouvrant subitement la por-
 te :—Je m’y oppose tout net. Maman Jac-
 queline dit que c’est une place dangereuse
 pour les hommes mariés. Il y a trop de
 créatures du gouvernement.

Quenoche.—Pour le coup, c’est trop fort.
 Je vais mettre ma tuque sur la clanche
 afin que les femmes n’entendent plus ce que
 nous disons. (Criant par le trou de la
 serrure :) Entends-tu, Module, petite co-
 quine, ma tuque est sur la clanche !

Bonsens.—“ Sir John, le premier minis-
 “ tre, parla cinq heures durant, car il a,
 “ comme l’on dit, la parole en bouche. Il
 “ rappela longuement tout ce qu’il avait
 “ fait pour son parti depuis vingt ans ; il lui
 “ rappela que, grâce à lui, les conservateurs
 “ avaient partagé tous les avantages du

“ gouvernement. Il fit un grand étalage
 “ des mesures dont le pays lui était rede-
 “ vable, omettant, comme de raison, les
 “ fautes qui ont retardé son avancement et
 “ sa prospérité. Puis il entreprit d’expli-
 “ quer, d’effacer les accusations portées
 “ contre lui et ses collègues, oubliant, ou
 “ voulant faire oublier, que lui-même en
 “ avait, par ses télégrammes et ses aveux,
 “ prouvé l’exactitude. Tant que dura
 “ cette harangue, l’opposition demeura si-
 “ lencieuse, semblant accorder au moins
 “ cette dernière marque de respect et de
 “ commisération à une gloire tombée, à un
 “ désespéré qui plaide une cause mauvaise
 “ et perdue d’avance. Sire John Mac-
 “ Donald n’a pas d’ennemis personnels ; il
 “ a d’aimables défauts que pardonnent ai-
 “ sément ceux qui ne peuvent lui jeter les
 “ premières pierres. Mais les hommes sé-
 “ rieux regretteront toujours qu’avec
 “ d’aussi beaux talents il ait uniquement
 “ compté, pour garder le pouvoir, sur la
 “ perversité, sur la faiblesse humaines. Il
 “ semble avoir rendu tout gouvernement
 “ probe impossible.

Muscade.—Ah ! si j’avais été près de lui,
 ses malheurs ne lui seraient pas arrivés.
 Je lui aurais dit : y a des imites, Sire John,
 y a des imites !

Bistouri.—Et vous l’auriez empêché de
 boire autant qu’il faisait en en prenant la
 moitié.

Muscade.—Je n’en disconviens pas, parce
 qu’enfin y a des imites.

Bonsens, reprenant sa lettre :—“ Après
 Sire John, l’honorable monsieur Blake se
 “ leva et prit la parole au milieu du plus
 “ profond silence. Je ne l’avais jamais en-
 “ tendu ; mais sa réputation l’avait précédé
 “ et je craignais pour moi l’effet d’une at-
 “ tente exagérée. Mais, dès les premiers
 “ mots je sentis que le maître apparaissait,
 “ que le procureur du peuple tenait en mains
 “ son terrible réquisitoire, que l’exécuteur
 “ pouvait aiguïser sa hache. Je frémis
 “ pour les coupable ; j’eus une larme de
 “ pitié pour Sire John.

Quenoche.—Allons, voilà la chair de poule
 qui me reprend ! Il me fait frémir, ce dia-
 ble d’homme. Va-t-on leur couper la tête
 à ces ministres là ? Je me suis laissé dire
 que pareille chose était arrivée déjà. Se-
 rait-ce vrai par hasard ?

Languille.—Oui, Quenoche ; l’histoire
 fait mention de plusieurs hommes d’état
 qui portèrent leur tête sur l’échafaud pour
 avoir trahi les intérêts qui leur étaient con-

fiés et attenté aux privilèges parlementaires. Mais les mœurs se sont adoucies et.....

Muscade.—On a compris qu'y a des imites.

Bistouri.—Oui! grâce aux progrès dûs au parti libéral qui, partout et depuis les siècles les plus reculés, a combattu la tyrannie; a fait disparaître la torture; veut abattre les échafauds et adoucir les peines pour les crimes qui sont peut-être le résultat de maladies susceptibles de guérison.

De Grosmont.—Attendez un peu.—On va peut-être trop loin dans l'adoucissement, et, comme dit monsieur Muscade, il y a des limites. Quant à moi je crois que quelques coups de fouet, en place publique, n'auraient pas fait aux chefs conservateurs autant de mal qu'ils en ont causé. Ils ont mérité pire encore, satanchien! C'est mon opinion.

Boudin.—Continuez donc, Bonsens, la lecture de votre lettre. Ce récit commence à m'intéresser.

Bistouri.—Mon confrère semble croire qu'an va peut-être saigner un peu ses amis?

Boudin.—Mon confrère semble ne pas comprendre qu'il est de fort mauvais goût de faire de sottes plaisanteries sur un sujet aussi sérieux.

Languille.—Paix donc, messieurs les docteurs. Vous ne paraissez pas connaître les tours oratoires que permet, en littérature, le style épistolaire. Le correspondant de Monsieur Bonsens emploie le mot terrible de *hache*, uniquement au figuré, pour dramatiser un peu et faire prendre de l'intérêt à un sujet trop rebattu. La peine capitale pour délits politiques est tombée en désuétude. Elle est heureusement, comme disent les américains, *played out*.

Bonsens, lisant :—“ Monsieur Blake commença d'abord par déblayer la cause de tous les éléments superflus dont le premier ministre l'avait, à dessein sans doute, compliquée et il mit à nu.....”

Module.—entr'ouvrant la porte.—Vous êtes bien trop bon, Monsieur Bonsens, de lire ainsi vos lettres à des hommes qui vous interrompent à chaque minute: Vous feriez mieux de les envoyer se coucher.

Quenoche.—Oh! pour le coup, c'est trop fort! Je barre la porte!

On entend quelques mots inintelligibles, quelques secousses données inutilement; puis le bruit se transforme en de joyeux éclats de rire.

Bonsens reprenant sa lecture :—“ il mit à nu toute la transaction. Il nous fit

“ voir l'homme qui, possédant déjà des millions, voulait à tout prix y en ajouter d'autres, comme cela ne se voit, hélas! que trop souvent. Il nous montra ensuite des ministres et un parti qui, voyant pour la dixième fois le pouvoir près de leur échapper voulurent, pour la dixième fois aussi, se servir de moyens héroïques pour le retenir. Il peignit l'embarras où se trouvait le ministère à l'approche des élections. Les fonds secrets épuisés. Les contracteurs ordinaires fatigués.....”

Muscade.—Oh! quant à ça c'est vrai et j'en sais quelque chose, puisque j'ai eu pas mal d'affaires avec eux et je les ai entendus se plaindre ouvertement qu'on était toujours sur leur dos; tantôt pour des élections d'amis politiques; tantôt pour des gazettes agonisantes qui menaçaient de se regimber et de dévoiler tous les trucs. Tantôt pour contribuer à l'achat de quelqu'argenterie comme témoignage d'estime à quelqu'officier public dont la signature à yeux fermés est nécessaire. Tantôt pour combler un déficit d'un employé qui parlerait si on était forcé de le punir. Enfin on est allé jusqu'au point de les saigner, (je vous dis ça entre nous et il ne faudrait pas que cela aille plus loin) pour former le fonds qui a dû être donné à un gros ministre comme l'offrande spontanée d'un peuple reconnaissant. A la fin y a des imites!

Quenoche.—Vous avez qu'à voir! Et de cette façon, comme les contracteurs trouvent toujours moyen de se rattrapper par les extras, c'est, après tout, nous autres le pauvre peuple, qui payons pour ce jeu-là. Il est grand temps que cela finisse.

Boudin.—Oui, mais prenez garde de ne pas tomber de la poêle à frire dans le feu.

François.—Oh! je me fricasse de la poêle. Il me semble qu'il serait temps pour nous de cuisiner un peu.

Bonsens.—“ Il fallait trouver autre chose. Le chemin de fer du Pacifique semblait surgir tout à propos pour les tirer d'embarras en ouvrant à toutes les ambitions conservatrices un horizon doré des teintes les plus séduisantes. Des contrats, des agences, des directions, des secrétariats, dansaient, scintillaient devant tous les yeux. Comment s'y prendre pour en tirer le meilleur parti? Telle était la question.

A continuer.